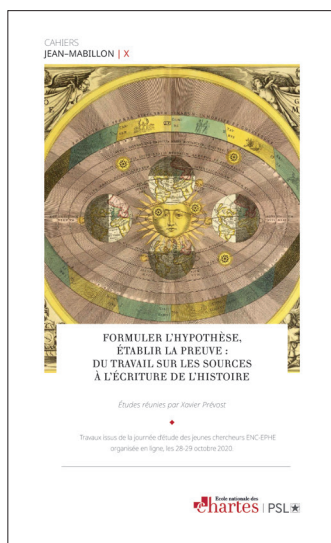




FORMULER L'HYPOTHÈSE, ÉTABLIR LA PREUVE : DU TRAVAIL SUR LES SOURCES À L'ÉCRITURE DE L'HISTOIRE

Travaux issus de la journée d'étude des jeunes chercheurs ENC-EPHE organisée en ligne, les 28-29 octobre 2020.

Études réunies par Xavier Prévost.

École nationale des chartes

Date de mise en ligne : février 2026.

*Contenu mis à disposition selon les termes de la licence
Creative Commons : attribution, pas d'utilisation
commerciale, pas de modification.*

Déconstruire la mémoire des espaces

Approche scientifique et méthodologique d'un
travail autour de l'historiographie médiévale

par JOSÉ MANUEL SIMÕES ♦

Déconstruire la mémoire des espaces

*Approche scientifique et méthodologique d'un travail
autour de l'historiographie médiévale*

JOSÉ MANUEL SIMÕES ♦

Quia deus nihil sine ratione facit.

Anselme de Cantorbéry, *Cur deus homo*, cap. X.

Nihil est sine ratione.

G. W. Leibniz, *Die philosophischen Schriften*.

La raison de la raison est-elle rationnelle ?

Jacques Derrida, *Du droit à la philosophie*.

I. Introduction

Dans son long dialogue avec le philosophe français Guy Lardreau, Georges Duby est interrogé sur sa conception de l'histoire : est-elle « *nominaliste* ou *réaliste* » ? Sa réponse débute par une approche personnelle et intime de son métier d'historien : « [...] je n'ai pas beaucoup de goût pour les théories »¹. Ce choix de mots, en apparence anodin, s'avère révélateur de sa conception de l'écriture de l'histoire. Il met en lumière non seulement une tension implicite entre théorie et pratique (*praxis*), mais aussi la primauté accordée à cette dernière dans la production historiographique.

¹ Georges Duby, *Dialogues*, Paris, 1980, p. 38.

Plus que la position de Duby, qui ne prône en rien une rupture entre théorie et pratique, ni même entre histoire et théorie – comme le montre la suite de l'entretien –, c'est la réflexion sur ses propos qui nous importe. Y voir un écho à l'opposition radicale entre ces notions, ou à la primauté supposée de la pratique en tant qu'expérience, telle que la défend parfois le sens commun (opposé ici au raisonnement scientifique)², ce n'est pas formuler une critique, mais au contraire tirer parti de l'exemple.

Il est d'ailleurs possible que Duby ait amplifié ses propos – même s'il évoquait sa propre méthode –, voire qu'il n'ait jamais eu l'intention consciente d'établir une telle opposition. Quoi qu'il en soit, cette dichotomie semble profondément enracinée dans l'imaginaire collectif, au moins depuis les origines de la pensée spéculative. On en trouve une illustration frappante dans la célèbre anecdote de Thalès de Milet : absorbé par l'observation du ciel dans un geste d'enquête proto-philosophique, il serait tombé dans un puits. Qu'elle soit fictive ou non, cette scène a traversé les âges comme un symbole de la dissociation entre le « monde de la vie » (*Lebenswelt*)³ et la théorie, d'Ésope à Heidegger. Hans Blumenberg l'a analysée dans un ouvrage dont le titre fait précisément référence au rire de la servante thrace, moquant Thalès avant de l'aider à sortir du puits. Cette dichotomie, loin de disparaître, continue de structurer notre perception de la philosophie comme un exercice de pure théorisation. En même temps, elle tend à imposer la *praxis* comme un impératif historiographique, allant parfois jusqu'à suggérer une incommunicabilité entre théorie et pratique ou, à l'inverse, à vider la notion même de théorie, reléguée au domaine de la spéculation abstraite.

L'articulation de ces concepts a cependant longtemps fait l'objet d'une évaluation critique et a été pensée comme un processus d'alimentation réciproque fonctionnelle. Cette réflexion remonte au moins à Kant, qui publia en 1793 un ouvrage intitulé *Sur l'expression courante : Il se peut que ce soit juste en théorie, mais en pratique cela ne*

² Serge Moscovici et Miles Hewstone, « De la science au sens commun », dans *Psychologie sociale*, éd. Serge Moscovici, Paris, 1984, p. 539-566.

³ Hans Blumenberg, *Le rire de la servante de Thrace*, trad. Laurent Cassagnau, Paris, 2000, p. 14. Voir aussi Hans Blumenberg, *Theorie der Lebenswelt*, Berlin, 2010, p. 9-24.

vaut rien. Il y conclut que « ce qui, pour des raisons d'ordre rationnel, vaut pour la théorie vaut également pour la pratique »⁴, tout en affirmant, bien sûr, la primauté de la théorie, conforme au rationalisme kantien largement médiatisé. Plus récemment, Jürgen Habermas a également disséqué ce *topos*, développant sa notion d'une théorisation intrinsèquement « orientée vers l'action » (*action-oriented*)⁵, par opposition à la théorie idéale de type wébérien (*Idealtypus*).

En effet, présenter des thèses et des hypothèses n'est-il pas, en soi, une manière de théoriser, c'est-à-dire d'observer la réalité sous un certain angle ? Cette possibilité était déjà contenue dans le mot grec θεωρία – du moins dans le sens où l'employaient Hérodote (*Histoires*, 1.30) et Thucydide (*Histoire*, 6.24) –, suggérant l'acte de voir, d'observer, de voyager pour découvrir le monde. Ce sens s'est étendu à θεωρείον, qui désignait un « lieu d'observation », comme le rapporte Hésychius d'Alexandrie aux ^{vi}^e-^v^e siècles avant notre ère⁶. On retrouve ces mêmes résonances lorsque le terme entre dans le lexique philosophique de Platon (*République*, 517d) et d'Aristote (*Métaphysique*, 989b25), où il devient synonyme de contemplation et de réflexion. Plus tard, avec Polybe (*Histoires*, 1.5.3), il s'oppose à la pratique et prend le sens de spéculation scientifique⁷, un usage qui se prolonge jusqu'au latin médiéval, où *theoria* désigne principalement la contemplation, la méditation, voire la vie contemplative elle-même, mais aussi la vision⁸. Ce mot n'a d'ailleurs pas toujours eu une connotation positive, comme en témoigne une lettre de Pierre de Blois, théologien du ^{xii}^e siècle, qui recommandait notamment de « ne pas s'engager dans de vaines théories » (*nec inanes cogita theorias*)⁹.

Partant du constat que les concepts scientifiques « ne contiennent ni déjà les véritables concepts ontologiques de l'être de l'étant

4 Emmanuel Kant, *Sur l'expression courante : il se peut que ce soit juste en théorie, mais en pratique cela ne vaut rien*, trad. Louis Guillermit, Paris, 1967 [1^{re} éd. 1793], p. 59.

5 Jürgen Habermas, *Theory and practice*, Cambridge, 2007 [1^{re} éd. 1971], p. 2.

6 Henry Liddell et Robert Scott, *A Greek-English Lexicon*, Oxford, 1996, p. 796-797.

7 H. Liddell et R. Scott, *A Greek-English...*, p. 797.

8 Jan F. Niermeyer, *Mediae Latinitatis Lexicon Minus*, Leyde, 1976, p. 1020 ; Albert Blaise, *Lexicon latinitatis medii aevii*, Turnhout, 1975, p. 913.

9 A. Blaise, *Lexicon...*, p. 913.

concerné, ni ceux-ci ne peuvent être obtenus simplement par une extension appropriée de ceux-là »¹⁰, nous ne chercherons pas ici à analyser le travail lui-même, les hypothèses déjà formulées ou les outils méthodologiques employés. Nous souhaitons avant tout interroger l'utilité et la légitimité de la notion de déconstruction, telle que développée par Jacques Derrida, dans le cadre des sources historiographiques médiévales, et examiner comment elle peut être mobilisée pour mieux comprendre les processus inhérents à la construction de la mémoire des espaces. En d'autres termes, peut-on appliquer cette notion à une étude sur l'historiographie médiévale ? Pourquoi parler, dans un tel contexte, de déconstruction, et quelles possibilités émergent d'une telle approche face à ces sources complexes ? Enfin, comment procéder concrètement à cette déconstruction ?

Habitué, en tant qu'historien, à travailler avec un large éventail de sources, nous avons choisi ici de mobiliser comme laboratoire celles de notre thèse de doctorat, intitulée *La terre entière. La construction de la mémoire des espaces dans l'historiographie médiévale portugaise (1140-1340)*. Dans ce travail en cours, nous cherchons à analyser le processus de construction de la mémoire lettrée des espaces ibériques, ainsi que l'appropriation mentale et sociale des références topographiques dans différents récits de l'historiographie médiévale portugaise, principalement composés d'annales et de chroniques.

Pour entamer cette réflexion, nous aborderons ici deux perspectives complémentaires. La première concerne l'approche scientifique, en examinant les notions de « construction » et de « déconstruction », ainsi que leur pertinence pour l'étude de ce type de sources, notamment en raison de leurs spécificités, sur lesquelles nous reviendrons également. La seconde porte sur l'approche méthodologique, en présentant précisément les outils employés et en analysant leur importance pour une pratique déconstructive.

¹⁰ Martin Heidegger, *Vom Wesen des Grundes*, Francfort-sur-le-Main, 1965 [1^{re} éd. 1928], p. 14 : « Die Grundbegriffe der heutigen Wissenschaft enthalten weder schon die „eigentlichen“ ontologischen Begriffe des Seins des betreffenden Seienden, noch lassen sich diese lediglich durch eine „passende“ Erweiterung jener gewinnen. » Traduction José Manuel Simões.

II. Déconstruire une approche scientifique

La possibilité même de parler de déconstruction repose sur la présence préalable de la notion de construction dans notre imaginaire collectif. Non pas dans un sens trop général, mais plus précisément dans celui de la « construction sociale ». Développée au cours du ^{xx}^e siècle en réaction aux vestiges des courants empiristes et positivistes, cette notion et son expression la plus aboutie, le constructivisme, trouvent dans l'extrapolation d'un *dictum* de Wittgenstein (« La signification d'un mot est son emploi dans le langage. »)¹¹ le fondement de l'affirmation du sens du monde en tant qu'usage social. Plus tard, le « constructionnisme social » (*social constructionism*) a soutenu que la « réalité » et la « connaissance » sont des artefacts issus d'un échange collectif, et donc « subordonnés aux relations sociales »¹². Une autre influence majeure fut la dialectique constructiviste de Mikhaïl Bakhtine, qui écrivait en 1929 : « La vérité ne naît ni ne se trouve dans la tête d'un homme isolé, elle naît entre les hommes cherchant ensemble la vérité, dans le processus de leurs échanges au moyen du dialogue »¹³. Cette notion s'est rapidement diffusée dans les domaines de la sociologie, de la psychologie et de l'épistémologie, suscitant naturellement des oppositions, mais donnant également lieu à de nouvelles interprétations et applications¹⁴.

¹¹ Ludwig Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, trad. Françoise Dastur, Maurice Élie, Jean-Luc Gautero, Dominique Janicaud, Élisabeth Rigal, Paris, 2004, p. 50 : « Pour une large classe des cas où il est utilisé – mais non pour tous –, le mot "signification" peut être expliqué de la façon suivante : La signification d'un mot est son emploi dans le langage. » Voir aussi Jocelyn Benoist, « Le mythe de l'usage », dans *Les Études philosophiques*, t. 94, 2010, p. 417 : « Cette remarque, même si elle s'accompagne d'une réserve, importante, met en avant une relation étroite entre les notions de "signification" et d'"usage" d'un mot. Dans de nombreux cas, il est en effet possible d'expliquer ce que veut dire "signification" d'un mot en disant que la signification, c'est l'usage. »

¹² *Oxford Companion to Philosophy*, éd. Ted Honderich, Oxford, 2005, p. 873.

¹³ Mikhaïl Bakhtine, *Problèmes de la poétique de Dostoïevski*, trad. Guy Verret, Lausanne, 1970 [1^{re} éd. 1929], p. 129.

¹⁴ Comme la bibliographie sur ce sujet est très large, je choisis de ne citer ici que quelques-uns des travaux fondateurs de cette notion : Peter Berger et Thomas Luckmann, *The Social Construction of Reality. A Treatise in the Sociology of Knowledge*, Londres, 1991 [1^{re} éd. 1966], p. 147-204 ; Bruno Latour et Steve Woolgar, *Laboratory Life: The Construction of Scientific Facts*, Princeton,

Nous concernant, le concept de construction occupe désormais une place centrale dans la structuration de notre recherche. Sa racine latine *constructio*¹⁵ – telle qu'elle apparaît chez Sénèque (*Dialogues*, 11.18.2) et Cicéron (*Lettres à Atticus*, 4.5.3) – renvoie simultanément à l'acte de bâtir, d'assembler les éléments d'un tout, et à l'ouvrage accompli, à la structure achevée. Cette dualité permet d'articuler deux axes de réflexion distincts. D'une part, les concepts, tout comme les réalités qu'ils désignent, sont historiquement situés : ils émergent et évoluent dans un cadre social déterminé, sous l'influence de contextes spécifiques. Cette perspective nous permet d'affirmer l'historicité des concepts autant que celle des processus auxquels ils renvoient. D'autre part, ces mêmes concepts, bien qu'inscrits dans un mouvement dynamique, tendent également à se cristalliser temporellement dans des formes discursives stabilisées. Leur matérialisation, observable à travers divers supports, se manifeste ici notamment dans l'historiographie médiévale qui nous est parvenue. Ainsi, l'idée de « construction » ne se limite pas à un simple cadre conceptuel ; elle s'inscrit dans une tradition théorique largement discutée, évaluée et critiquée. Elle permet d'établir une relation dialectique avec une certaine grammaire de la déconstruction, que nous mobilisons ici en tant que fil conducteur épistémologique et méta-méthodologique.

Il serait inexact d'affirmer que la déconstruction constitue une réponse au constructivisme. En réalité, ces deux approches se développent simultanément et s'inscrivent dans le même cadre épistémologique, partageant ainsi une base commune de questionnements et d'influences, en lien avec le *Zeitgeist* intellectuel de leur époque. Ayant dépassé son usage strictement philosophique, le terme « déconstruction » s'est progressivement diffusé dans divers domaines du langage courant au cours des dernières décennies du xx^e siècle. Introduit par Jacques Derrida à la fin des années 1960, notamment dans les textes rassemblés dans *De la grammatologie*, il désigne un ensemble de procédures analytiques appliquées à l'interprétation et à la critique textuelle. Derrida l'emploie comme un moyen d'« accéder à la manière

1986, p. 15-42 ; Serge Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, Paris, 2004 [1^{re} éd. 1961], p. 39-69 ; Thomas Kuhn, *The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago, 1962, p. 77-90.

¹⁵ Oxford Latin Dictionary, éd. P. G. Glare, Oxford, 2016, p. 463.

dont un système [...] est construit ou se constitue, historiquement parlant. Non pas pour le détruire ou le démolir, ni pour le purifier, mais pour en révéler les possibilités et le sens, sa construction et son histoire »¹⁶. Dans cette perspective, Derrida cherche à traduire et à adapter la notion de *Destruktion*, présente dans la pensée heideggérienne, où elle signifie plutôt « déstructuration » ou « purification », et non pas, comme on pourrait le croire, « destruction » au sens de démolition. Selon cette logique, le terme *Abbau*, qui peut se traduire par « désassemblage », semble être l'expression la plus proche de ce que Derrida entendait par « déconstruction »¹⁷.

Derrida a systématiquement évité de définir précisément ce concept, rejetant toute assimilation à une méthode, une analyse ou une critique, ce qui lui a valu d'être accusé de pratiquer une forme de « théologie négative », fondée exclusivement sur des propositions à contenu négatif¹⁸. Pourtant, tout au long de son œuvre, il a esquissé de manière fragmentaire les contours de la pensée et du programme de la déconstruction. Celui-ci se manifeste aussi bien dans l'affirmation d'une « indépendance inconditionnelle de la pensée »¹⁹ – notamment entendue comme questionnement – que dans celle d'un « rationalisme inconditionnel »²⁰, principe qu'il défend dans *Voyous* et qui implique une interrogation critique de la tradition, du dogme et de ce qui semble *a priori* incontestable.

On pourrait, à la limite, ne pas considérer la déconstruction comme un concept à proprement parler, mais plutôt comme une « conscience en mouvement, dont les concepts ne seraient que la face extérieure, l'inessentiel. En retour, cette conscience en mouvement n'est pas la conscience au sens phénoménique, la mienne ou celle de l'homme en général »²¹. La déconstruction pourrait ainsi se définir comme une prise de conscience du questionnement des

¹⁶ Jacques Derrida, « Jacques Derrida », dans *French Philosophers in Conversation*, éd. Raoul Mortley, Londres, 1991, p. 97. Ma traduction.

¹⁷ Mafalda de Faria Blanc, *Estudos sobre Heidegger*, Lisbonne, 2018, p. 77.

¹⁸ Jacques Derrida, *Psyché. Invention de l'Autre II*, Paris, 2003, p. 12.

¹⁹ Jacques Derrida, *L'université sans condition*, Paris, 2001, p. 76.

²⁰ Jacques Derrida, *Voyous*, Paris, 2003, p. 197.

²¹ Eduardo Lourenço, « Heterodoxia », dans *Obras Completas*, vol. I, Lisbonne, 2011, p. 117. Ma traduction.

fondements, conçu comme un mouvement perpétuel. Dès lors, il en découle que « la question initiale concerne les fondements de l'ensemble du système. La question de la méthode implique le système dans son ensemble »²².

Il ne s'agit donc pas ici d'adopter une méthode déconstructive à proprement parler, mais plutôt d'inscrire notre démarche dans un principe de déconstruction qui revêt, non seulement une fonction méthodologique, mais aussi une portée méta-méthodologique. En le plaçant littéralement au-dessus de la méthodologie, ce principe se voit conférer une double fonction : celle d'orienter la démarche et celle d'en permettre une mise en question critique. Il opère ainsi sur les autres éléments méthodologiques, en conjuguant rigueur méthodique, questionnement, interprétation et interpellation des heuristiques. Par ailleurs, il favorise une prise de conscience accrue et ouvre la possibilité d'une mise à distance critique de ses propres préjugés, objectifs, connaissances, valeurs ou croyances – comme l'ont souligné Martin Heidegger ou, parmi d'autres, Hans-Georg Gadamer²³. Ce dernier, en particulier, rappelle qu'il incombe à l'historien d'engager une réflexion approfondie sur sa propre position : d'abord par une prise de conscience de soi (*Selbstbesinnung*, selon l'expression originelle de Wilhelm Dilthey), ensuite par une conscience de son historicité propre – qui en découle directement –, mais aussi par une prise en compte de l'historicité de son objet d'étude, de la faillibilité des analyses et des outils mobilisés²⁴.

En définitive, il s'agit d'être au moins « consciemment un être conditionné », selon une autre expression éloquente de Dilthey²⁵. Il convient également de reconnaître, en toute lucidité, que malgré la quête d'objectivité impliquant la suspension des préjugés, croyances et autres déterminismes personnels, l'historien ne parvient pas à des vérités définitives. Cependant, ces dernières ne sauraient pour autant être réduites à un subjectivisme aux accents poétiques ou fictifs, où

²² *Ibid.*

²³ Hans-Georg Gadamer, *Le problème de la conscience historique*, trad. Pierre Fruchon, 1996, p. 92-96 ; Martin Heidegger, *Sein und Zeit*, Tubingue, 1967, p. 153-155.

²⁴ H.-G. Gadamer, *Le Problème...*, p. 42-49.

²⁵ *Ibid.*, p. 43.

l'on se limiterait à observer les textes plutôt qu'à appréhender le passé à travers eux, comme l'ont parfois suggéré certains théoriciens de la postmodernité²⁶. Par ailleurs, l'adoption d'un principe déconstructif offre la possibilité de repenser ces deux positions, de les soumettre à une interrogation critique et d'en dégager les apports les plus pertinents. Ce faisant, il devient possible de tirer profit de leur héritage sans pour autant adhérer de manière implicite à l'ensemble de leurs postulats.

Cela ne signifie pas qu'il soit impossible d'appliquer les principes de la déconstruction à la lecture des textes historiographiques. Bien au contraire, en leur conférant une position privilégiée, nous ne les réduisons pas à une simple fonction critique ou de surveillance, mais nous les mobilisons comme des instruments d'accès au « sens », à la « construction » et à l'« histoire » des textes²⁷, à travers un processus de « désassemblage » des éléments constitutifs de ces édifices discursifs. Le choix du terme « blocs » pour qualifier ces éléments n'est pas fortuit, tout comme celui de « construction ». L'historiographie peut en effet être envisagée comme un véritable édifice, tant la complexité de ses sources impose une architecture rigoureuse. Dans cette structure, chaque composant – qu'il s'agisse d'événements, de personnages, de temporalités ou de référents spatiaux – s'inscrit dans un dessein précis, déterminé par l'historien lui-même ou par les cadres conceptuels et idéologiques qui l'influencent²⁸. Aucun de ces éléments n'est laissé au hasard. En définitive, nous pourrions même avancer que ces récits

²⁶ Georg Iggers, *Historiography in the Twentieth Century. From Scientific Objectivity to the Postmodern Challenge*, Middletown, 2005, p. 9.

²⁷ J. Derrida, « Jacques Derrida »..., p. 97.

²⁸ Compte tenu de l'ampleur de la bibliographie sur ce sujet, nous nous concentrerons ici sur quelques œuvres et textes fondamentaux : Chris Given-Wilson, *Chronicles. The Writing of History in Medieval England*, Londres, 2004, p. 14-20 ; Bernard Guenée, « Histoires, annales, chroniques. Essai sur les genres historiques au Moyen Âge », dans *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, t. 28-4, 1973, p. 997-1016 ; Bernard Guenée, « L'historien par les mots », dans *Le métier d'historien au Moyen Âge. Études sur l'historiographie médiévale*, éd. Bernard Guenée, Paris, 1977, p. 1-17 ; Bernard Guenée, *Histoire et culture historique dans l'Occident Médiéval*, Paris, 1980, p. 18-25 ; Benoît Lacroix, *L'historien au Moyen Âge*, Montréal-Paris, 1971, p. 269-277 ; Gabrielle Spiegel, *The Past as Text. The Theory and Practice of Medieval Historiography*, Baltimore, 1999, p. 100-102.

nous informent tout autant sur le contexte de leur production, sur les intentions de ceux qui les ont écrits et sur les publics auxquels ils étaient destinés, que sur l'époque qu'ils prétendent restituer.

Or cet édifice ne se présente pas seulement comme un document ou une preuve – d'une époque, d'un lieu ou d'une idéologie – mais également comme un monument, au sens que lui confère Jacques Le Goff. Il s'agit ainsi d'une construction, presque toujours collective, du passé, issue d'un processus de sélection et, potentiellement, de manipulation de la mémoire en vue de perpétuer une certaine vision des événements, des figures historiques et même des espaces²⁹. Ces récits constituent ainsi un témoignage complexe par leur « dimension monumentaire », si nous le formulons ainsi³⁰, en reflétant à la fois l'époque de leur rédaction et celle qu'ils relatent, révélant les dynamiques de pouvoir à l'œuvre, la force même de l'écriture et le contexte socio-historique qui les sous-tend.

Ils peuvent certes constituer des témoignages, mais non des preuves fiables – sinon « naïves », pour reprendre les termes de Bernard Guenée³¹ – qui livreraient une vérité absolue. Les récits s'étendent parfois dans ce qui semble être les zones d'ombre du temps et des espaces de l'historien. D'ailleurs, il est bien connu que, dans le discours historiographique médiéval, il n'est pas toujours aisé de distinguer l'ombre de la lumière, de repérer où commence le discours symbolique et où s'achève un discours rigoureux, littéral – si tant est qu'une telle frontière existe véritablement. Car, comme le souligne encore Bernard Guenée, « l'histoire », au Moyen Âge, « n'est

²⁹ Jacques Le Goff, « Documento/monumento », dans *Enciclopedia Einaudi*, Turin, 1978, t. 5, p. 38-48. Voir aussi Paul Zumthor, « Document et monument. À propos des textes les plus anciens en langue française », *Revue des Sciences humaines*, t. 97, 1960, p. 5-19 ; Michel Foucault, *L'Archéologie du savoir*, Paris, 1969, p. 13-20.

³⁰ Renaud Dulong, « La dimension monumentaire du témoignage historique », *Sociétés & Représentations*, t. 13-1, 2002, p. 197 : « La dimension monumentaire du témoignage a une opérativité perlocutoire sur son usage, au moins en bloquant la possibilité d'une lecture documentarissante. »

³¹ Bernard Guenée, « Le Religieux et les docteurs. Comment le Religieux de Saint-Denis voyait les professeurs de l'Université de Paris », dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. 136-4, 1992, p. 675.

pas si loin de la littérature »³². Gabrielle Spiegel va même jusqu'à qualifier l'historiographie médiévale de « literature of facts »³³. Elle s'impose, en somme, comme un témoignage de la mémoire collective qu'il convient d'interroger. Il apparaît dès lors évident que le recours à la grammaire de la déconstruction nous permettra d'adopter une perspective plus fine sur un objet déjà complexe.

III. Une approche méthodologique raisonnée

À ce stade, il devient donc essentiel de mobiliser un éventail plus large d'outils méthodologiques, voire pratiques, en explorant des méthodes d'analyse susceptibles de nous accompagner dans cette entreprise. Par ailleurs, pour reprendre une idée hégélienne, on pourrait affirmer que la méthodologie se définit elle aussi en fonction de l'objet qu'elle vise à analyser – comme si, sans cet objet, elle demeurait un concept abstrait, replié sur lui-même, détaché à la fois de la réalité et de la pratique³⁴.

Partant de cette idée formulée par Hegel, il apparaît clairement qu'une analyse fondée sur un corpus textuel doit adopter un cadre méthodologique qui serve au mieux l'interrogation des sources. La démarche que nous privilégions repose sur une combinaison de méthodes quantitatives et qualitatives, afin de tirer parti de leur complémentarité et des bénéfices des « approches mixtes » (*mixed methods*)³⁵. Dans une perspective quantitative, nous avons recours aux outils des humanités numériques pour l'analyse textuelle et la cartographie géographique. D'une part, nous utilisons *Voyant Tools*, un logiciel permettant le comptage des occurrences, l'analyse de la fréquence des termes et l'étude des corrélations lexicales. D'autre

³² B. Guenée, *Histoire et culture historique...*, p. 26.

³³ G. Spiegel, *The Past as Text...*, p. 102.

³⁴ Georg W. F. Hegel, *The Science of Logic*, éd. et trad. George di Giovanni, Cambridge, 2010, p. 752.

³⁵ Isadore Newman et Carolyn Ridenour, *Mixed Methods Research: Exploring the Interactive Continuum*, Carbondale, 2008, p. 78-83 ; Patricia Bazeley, *Integrating Analyses in Mixed Methods Research*, Thousand Oaks, 2018, p. 226-229.

part, nous mobilisons un système de géoréférencement (*QGIS*) afin de cartographier avec précision les toponymes identifiés.

En effet, en cartographiant les toponymes issus de ces sources à l'aide de *QGIS*, notre démarche vise à analyser l'organisation et la stratigraphie de ces espaces, afin de mieux appréhender le rôle du vecteur spatial dans l'économie du discours historiographique. Mais cet objectif ne s'arrête pas là. Il s'agit également d'identifier avec précision l'existence de géographies privilégiées par les différents récits, d'examiner la présence d'éventuelles asymétries dans la distribution de l'espace et d'évaluer les dynamiques d'accumulation ou de raréfaction de la mémoire selon les contextes spatiaux. Autrement dit, il s'agit avant tout de déconstruire l'idée d'un espace homogène et indivisible³⁶.

Dans le domaine des méthodes qualitatives, en revanche, et dans la mesure où cette analyse s'attache à comprendre l'importance de chaque toponyme dans les récits, nous avons adopté une approche combinant l'analyse des représentations, l'analyse intertextuelle et une lecture herméneutique interne du texte, attentive aux renvois à un même référent. Cette approche nous permet d'envisager l'espace non seulement comme une réalité tangible, mais aussi comme un élément investi d'une dimension symbolique, construite par ou à travers le texte lui-même.

Ces options d'analyse qualitative s'inscrivent, comme nous l'avons mentionné, dans le cadre plus large de la notion de « déconstruction ». Dans cette perspective, et étant donné que cette étude repose principalement sur des sources narratives, il convient d'examiner le texte selon trois niveaux d'analyse complémentaires. Ceux-ci permettront d'accéder, comme évoqué précédemment, à son sens, à sa construction et à son histoire.

Sous la perspective des représentations, nous considérons que le discours historiographique ne doit pas être perçu comme une simple source, mais comme une construction, une représentation où le réel

³⁶ Idée déjà formulée par Paul Zumthor, *La mesure du monde*, Paris, 1993, p. 45-47 ; Alain Guerreau, « Quelques caractères spécifiques de l'espace féodal européen », dans *L'État ou le roi. Les fondations de la modernité monarchique en France (XIV^e-XVII^e siècles)*, éd. N. Bulst, R. Descimon et A. Guerreau, Paris, 1996, p. 85-101.

et l'idéal s'entrelacent³⁷. Cette approche permet d'appréhender le texte comme un objet construit, révélant ainsi les dynamiques sous-jacentes à son élaboration. En définitive, il s'agit d'un outil d'analyse du discours latent et de déconstruction de ce dernier dans le continuum entre le symbolique et le réel. Autrement dit, cette démarche vise à reconstruire non seulement le système mental de l'auteur, mais aussi celui de son groupe social et culturel, tout en tenant compte du contexte d'écriture, des intentions de l'auteur ou du commanditaire de l'œuvre, ainsi que de l'effet recherché sur le public auquel ces textes étaient destinés.

Ensuite, l'analyse intertextuelle ou transtextuelle³⁸ – une approche issue des études littéraires – est ici envisagée sous l'angle d'une archéologie des textes³⁹. Cette analyse ne saurait faire abstraction de la généalogie des sources que les auteurs ont reprises, copiées, transformées ou, au contraire, délibérément écartées. Dans cette perspective, les notions de « conservation », de limites et de formes de mémoire au sein des formations discursives, ainsi que celles de « réactivation » et d'« appropriation » des discours – développées par Michel Foucault – s'avèrent essentielles pour appréhender les processus d'appropriation idéologique⁴⁰.

³⁷ Voir notamment Pierre Monnet, « Représentation(s) », dans *Le Dictionnaire de l'historien*, dir. Claude Gauvard et Jean-François Sirinelli, Paris, 2015, p. 596-601 ; Roger Chartier, « Le monde comme représentation », dans *Annales*, t. 44-6, 1989, p. 1505-1520 ; Carlo Ginzburg, « Représentation : le mot, l'idée, la chose », dans *Annales*, t. 46-6, 1991, p. 1219-1234 ; Maurice Godelier, « La part idéelle du réel. Essai sur l'idéologique », dans *L'Homme*, t. 18-3, 1978, p. 155-188 ; Claude Gauvard, « Les représentations au Moyen Âge : quelques pistes de réflexion », dans *Sociétés et Représentations*, t. 40-2, 2015, p. 277-287.

³⁸ Julia Kristeva, *Semiotikè. Recherches pour une sémanalyse*, Paris, 1969, p. 146-146 ; Tzvetan Todorov, *Mikhâel Bakhtine : le principe dialogique*, Paris, 1981, p. 95-116. Voir aussi Nathalie Limat-Letellier, « Historique du concept d'intertextualité », dans *L'intertextualité*, éd. Nathalie Limat-Letellier et Marie Miguet-Ollagnier, Besançon, 1998, p. 17-64.

³⁹ José Mattoso, *A escrita da História*, Lisbonne, 1997, p. 120. Voir aussi G. Spiegel, *The Past as Text* « ... », p. 27-28 ; Gabrielle Spiegel, « History, historicism and the social logic of the text in the Middle Ages », dans *Speculum*, t. 65, 1990, p. 59-86.

⁴⁰ Michel Foucault, « Réponse à une question », dans *Dits et écrits, 1954-1988*, Paris, 1994, vol. I, p. 673-695 ; M. Foucault, *L'Archéologie du savoir...*, p. 55-67 ; Michel Foucault, *L'ordre du discours*, Paris, 1971, p. 53-62.

Prenons un exemple concret : le rédacteur de la *Crónica de Portugal de 1419*⁴¹ s'est appuyé sur un vaste ensemble de sources, enrichi par ses propres ajouts. Parmi celles-ci, on distingue deux sources structurales, cinq sources complémentaires, trois sources secondaires, ainsi que plusieurs sources documentaires dont au moins trois présentant un caractère « problématique »⁴². Dès lors, pour analyser une référence spatiale donnée, il est essentiel d'identifier la source mobilisée par l'auteur, d'examiner l'usage qu'il en a fait et de vérifier si d'autres sources distinctes mentionnent la même référence ou, au contraire, proposent des variations sur un même événement.

Toutefois, si la mise en perspective des sources avec leur arrière-plan textuel généalogique est essentielle, cela ne signifie pas pour autant que nous abordons cet héritage avec légèreté ou que nous nous limitons à une simple comparaison sans remise en question critique. Le fait qu'un texte s'appuie plus ou moins largement sur une œuvre antérieure n'implique pas nécessairement qu'il en adopte l'agenda ou qu'il concourt aux mêmes objectifs. De même, l'analyse des variations terminologiques ne se réduit pas à une simple mise en parallèle des textes : elle suppose également une mise en relation avec les contextes socioculturels, politiques et militaires de leur production, une réflexion sur leurs finalités, une interprétation des trajectoires de leurs auteurs et de leurs liens avec le cadre plus large dans lequel ils ont évolué⁴³.

Enfin, nous faisons appel au raisonnement herméneutique comme mode de compréhension et d'interprétation réflexive du texte, c'est-à-dire à la lumière du texte lui-même. Il s'agit d'une approche où – même lorsqu'elle est qualifiée, selon des termes plus conventionnels, d'« art », de « science » ou de « théorie » de l'interprétation – la signification même du processus interprétatif demeure sujette

⁴¹ *Crónica de Portugal de 1419*, éd. Adelino Almeida Calado, Aveiro, 1998.

⁴² Filipe Alves Moreira, *A Crónica de Portugal de 1419 : fontes, estratégias e posteridade*, Lisbonne, 2013, p. 101-286.

⁴³ Idée soulignée par M. Foucault, *L'ordre...*, p. 53-62 ; G. Spiegel, « History, historicism... », p. 59-86 ; G. Spiegel, *The Past as Text...*, p. 27-28 ; J. Mattoso, *A escrita...*, p. 115-126.

à question⁴⁴. Ainsi, la structure interprétative la plus répandue s'est imposée sous la forme du cercle herméneutique, selon lequel le sens d'une partie est éclairé par l'ensemble et réciproquement, dans une dynamique rétroactive. La théorisation de cette approche – qui ne constitue pas véritablement une méthode au sens cartésien du terme, bien que cette désignation semble inévitable – s'est développée tout au long du xx^e siècle, notamment avec Paul Ricoeur et Hans-Georg Gadamer⁴⁵. Ce dernier lui confère une portée universaliste, en postulant que toute chose possède un potentiel interprétatif, s'appuyant ainsi sur l'ontologie historique de Heidegger tout en intégrant des notions fondamentales héritées d'Aristote, Schleiermacher, Dilthey ou encore Husserl.

Les fondements de cette méthodologie étaient néanmoins déjà esquissés dans l'*accessus ad auctores* médiéval. Ce système d'interprétation, qui s'est imposé chez les scolastiques (à travers l'analogie par exemple)⁴⁶, visait à guider le lecteur-interprète à travers une série de questions fondamentales : *quis/persona* (qui est l'auteur ?) ; *quid/materia* (quel est le sujet du texte ?) ; *cur/causa* (dans quel but a-t-il été écrit ?) ; *quomodo/modus* (selon quelles modalités a-t-il été composé ?) ; *quando/tempus* (à quelle époque a-t-il été rédigé ou diffusé ?) ; *ubi/loco* (où a-t-il été écrit et dans quels espaces a-t-il circulé ?)⁴⁷. Il est frappant de constater que, bien que formulées à une autre époque, ces interrogations restent aujourd'hui encore d'une grande pertinence pour l'analyse des textes médiévaux. Toutefois, nous en avons fait un usage critique et nuancé, en privilégiant l'approche gadamérienne, dont nous avons déjà souligné les apports essentiels.

⁴⁴ Jeff Malpas, « Introduction: Hermeneutics and Philosophy », dans *The Routledge Companion to Hermeneutics*, éd. Jeff Malpas et Hans-Helmuth Gander, Abingdon, 2015, p. 1-9.

⁴⁵ Notamment Hans-Georg Gadamer, *Truth and Method*, Londres, 2014, p. 399-514 ; Paul Ricoeur, *Le conflit des interprétations. Essais d'herméneutique*, Paris, 1969.

⁴⁶ Mauricio Beuchot, « Hermeneutics in medieval thought », dans *The Routledge Companion to Hermeneutics*, éd. Jeff Malpas et Hans-Helmuth Gander, Abingdon, 2015, p. 34.

⁴⁷ Wolfgang Detel, *Geist und Verstehen*, Francfort-sur-le-Main, 2011, p. 84-85.

IV. Conclusion

En conclusion, nous pouvons affirmer que l'analyse de la mémoire des espaces, telle que nous la concevons, apparaît comme une tentative de compréhension (*Verstehen*) des multiples strates de mémoires individuelles, collectives, sociales et culturelles qui se sont accumulées tout au long de la période médiévale. Comprendre implique donc d'accéder à ces strates par le biais de différentes méthodes, en examinant non seulement les éléments du discours propres à chacune d'elles, mais aussi les relations qu'elles entretiennent entre elles, la manière dont elles ont été ou non manipulées et, parfois, la façon dont elles ont été intégrées dans d'autres discours. Une perspective déconstructive, qu'elle soit adoptée comme simple posture méta-méthodologique ou qu'elle s'articule à une combinaison de méthodes – quantitatives et qualitatives –, comme nous le proposons ici, peut contribuer à faire avancer ce projet encore embryonnaire ; et peut-être, à terme, à jeter les bases d'une véritable « archéologie de la mémoire » ou d'une « architecture de la mémoire », permettant d'analyser et de déconstruire ces processus à travers d'autres sources médiévales⁴⁸.

JOSÉ MANUEL SIMÕES

CIDEHUS-Université d'Évora

⁴⁸ Ce travail est aussi financé par des fonds nationaux par le moyen de la Fondation pour la Science et la Technologie, dans le cadre du projet UID/00057/2025 ; <https://doi.org/10.54499/UID/00057/2025>